

DIDIER DAENINCKX

L'affranchie
du périphérique



La première fois que je me suis aventurée de l'autre côté du périphérique, par les berges du canal Saint-Denis, c'était il y a tout juste un an. Nous étions partis à vélo de notre appartement de la rue Oberkampf, Alain et moi, pour rejoindre des amis qui participaient à un spectacle de cirque en plein air, au parc de la Villette. Leur travail consistait à maquiller des nuées de gamins en leur dessinant des papillons, des libellules, des oiseaux multicolores sur les joues, le front, autour des yeux. Quand ils se mettaient à courir, sillonnant les pelouses, ça faisait comme des vols d'animaux souriants. J'avais pris quelques photos alors qu'ils se précipitaient vers un imposant jeu de construction en forme de dragon et que la bouche du monstre semblait

vouloir les absorber. Ils s’amusaient de leur peur qui nous arrivait aux oreilles, en cris aigus. Des mouettes exilées striaient la surface du bassin en se posant sur l’eau. Soudain, le ciel s’était obscurci et des éclairs aveuglants avaient choisi de faire craquer un lourd nuage noir au-dessus de nos têtes, noyant la fête sous un déluge de grêle. Le chapiteau était trop petit pour accueillir la foule transie et les centaines d’enfants aux visages arc-en-ciel. Alain m’avait entraînée dans un café qu’on aurait cru rescapé du temps, face à la maçonnerie montante qui enserre les écluses. Devanture bois et vitres, bec-de-cane, carillon, inscription en relief pour rappeler qu’il fut un temps où l’on téléphonait en chiffres et en lettres : « Tel : FLA 36-52 », banquettes en moleskine, tables rondes habillées de marbre, chaises cannelées. Nous avons attendu devant un demi que l’orage s’éloigne, puis Alain m’avait

guidée dans ce quartier des anciens abattoirs où d'autres industries le disputaient, en ces années-là, à la seule tuerie animale : fabriques de bougies, de confitures, entrepôts de bois précieux, ateliers de verrerie et de travail des émaux, fonderies, distilleries... J'avais fermé les yeux pour mieux comprendre ses mots, et, aux bouffées de vapeur humide qui montaient de l'asphalte, était venue se mêler l'odeur âcre du sang des échaudoirs, celle de la poussière de charbon, celles des alcools tièdes, celle du caramel qui naît des ébullitions sucrées. Nous avons traversé le boulevard des Maréchaux afin de pouvoir accéder à un escalier en pente raide qui menait au chemin de halage avant de nous élancer vers la naissance du canal, à quelques kilomètres de là, face à l'Île-Saint-Denis, dans un méandre du fleuve. Les pavés disjoints mettaient nos machines et nos bras à rude épreuve, et c'est tout juste si je parvenais à

saisir quelques bribes du paysage. Des terrains vagues, des darses, des magasins généraux aux toits crénelés, des centrales-béton autour desquelles s'agglutinaient des camions-toupies aux flancs jaune et noir, semblables à de monstrueuses abeilles protégeant une ruche. Nous venions de dépasser la maison de l'éclusier qui veille au mouvement des vannes hydrauliques du secteur des Vertus, quand la roue avant de ma bicyclette avait suivi, malgré moi, le tracé d'un rail rouillé qui filait droit vers le portail déglingué d'une usine désaffectée. Le coup de frein m'avait déséquilibrée, et il s'en était fallu de quelques centimètres que je ne termine mon vol plané dans les remous provoqués par l'hélice d'une péniche qui s'apprêtait à pénétrer dans le sas. Un pêcheur de gardons était venu à mon secours tandis qu'Alain continuait de pédaler en direction du pont de Stains. Il avait fini par rebrousser chemin quand

il s'était aperçu qu'il parlait dans le vide...

Nous nous sommes séparés six mois plus tard, pour des problèmes autrement sérieux, mais le signe annonciateur du mauvais aiguillage, des eaux sombres et tumultueuses, m'est souvent revenu à la mémoire. Après cette période éprouvante, pendant laquelle il faut séparer le tien du mien, je m'étais mise en quête d'un nouvel appartement. Il ne m'avait pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que les gros titres des journaux sur la baisse des prix n'influençaient que marginalement les responsables des agences immobilières qui, devant mes pauvres arguments, semblaient me dire « plus tard sera la chute ». J'avais calculé qu'il me fallait accumuler en moyenne sept mois de salaire pour faire l'acquisition des deux mètres carrés indispensables occupés par les toilettes dans les logements que je visitais. Au cours des années précédentes, de

nombreux couples d'amis s'étaient résolus à franchir le périphérique, le plus souvent après la naissance du deuxième enfant. Les relations s'étaient généralement distendues au cours des mois suivants comme si le tracé des anciennes enceintes, des fortifications, les contrôles des marchandises devant les pavillons d'octroi, agissaient encore sur les consciences. Quand il nous arrivait de passer une soirée ensemble et qu'ils nous vantaient la pertinence de leur choix, nous échangeions un regard de connivence, Alain et moi, l'air de dire qu'ils ne nous la feraient pas, avec leurs discours de nouveaux convertis. La seule qui était parvenue à me faire douter ce fut Sabine. Je la connaissais pratiquement depuis la crèche et nous avions usé nos fonds de culotte, puis de jeans, sur les mêmes bancs, de l'école primaire jusqu'à la fac. Elle habitait Drancy, et rien que l'énoncé de ce nom me faisait frémir. Il

faisait très lourd ce soir-là, et après dîner nous avons marché jusqu'au parc des Buttes-Chaumont. Alors que nous passions à proximité d'un restaurant à la mode, Alain, qui nous précédait de quelques pas, avait pris un peu d'élan pour sauter par-dessus deux clochards allongés au travers du trottoir. Sabine m'avait agrippé le bras.

– Mais comment vous faites pour supporter ça ! Je m'étais dégagée en la regardant droit dans les yeux.

– Qu'est-ce que tu racontes ? En plus, tu m'as fait mal avec tes ongles... Comment on fait quoi ?

– Vous ne vous apercevez même pas que vous ne faites plus attention... Enjamber les gens comme si c'était des paquets d'ordures tombés de la poubelle...

Alain, qui n'avait rien perdu de l'échange, nous avait attendues.

– C’est l’orage qui te travaille ?

Je n’aimais pas quand il aboyait. Le mari de Sabine avait tenté de s’interposer.

– Oh, tu ne lui parles pas sur ce ton... C’est vrai, tu pouvais faire un détour, en signe de respect, ça ne te coûtait rien...

– J’ai besoin d’exercice ! Et d’abord, vous cherchez quoi ? À nous faire croire qu’il n’y a pas d’épaves dans votre petit paradis ? Qu’Amélie Poulain s’est installée à Drancy ?

Sabine s’était contentée de hausser les épaules. Non, sauf qu’on ne parle pas d’épaves mais de pauvres, et qu’il ne m’est jamais arrivé d’en voir dormir par terre, en plein centre-ville, à deux pas d’un resto à cinquante euros la portion !

On ne s’était plus jamais revus, Sabine et moi, même pas un coup de téléphone. J’ai composé son numéro à plusieurs reprises, avant d’annuler à la première sonnerie : je ne sais pas pourquoi,

mais pour moi les excuses ajoutent à la honte. C'est à cet échange, cependant, que je repensais ce dimanche matin en longeant le canal sur deux roues, attentive au tracé rouille du chemin de fer industriel que punctuaient, de loin en loin, les croix démantibulées des sémaphores. Après le pont de Stains, les vestiges du monde de la chimie, de la métallurgie, de la mécanique, de l'électricité et du cheval-vapeur, se couvraient de pancartes criardes, d'enseignes dont une bonne partie avait leur traduction en caractères chinois. Toute l'Europe venait là approvisionner les étals des marchés en produits indispensables : chaussettes indémaillables, couverts incassables, panoplies de supporter, chaussures à talons clignotant au rythme de la marche, jeux vidéo, gondoles vénitiennes musicales et, accessoirement, Marlboro de contrebande. Il suffisait de s'aventurer quelques centaines de mètres plus avant pour franchir une

autre frontière invisible. Les constructions perdaient du volume, de la hauteur, les cheminées muettes disparaissaient, le roux foncé de la brique s'estompait laissant place au crépi, à la meulière, au parpaing, puis c'était une succession de terrains vagues, d'ateliers, de pavillons que cernait une végétation aux couleurs du printemps. J'étais ensuite passée sous le large viaduc de l'autoroute dont le ciel de ciment semblait protéger un bidonville roumain avant de m'arrêter en catastrophe devant un décor surgi du passé. La piste cyclable et une rue qui partait en biseau délimitaient un triangle aigu occupé par un immeuble branlant qui en épousait la forme, et dont le rez-de-chaussée, jadis, avait accueilli un café. Je me souvenais avec précision de la photo devant laquelle j'étais tombée en arrêt, dix ans plus tôt, lors d'une exposition consacrée à Robert Doisneau, peu de temps après sa

disparition. Cela me revenait par touches successives. Le troquet s'appelait Le Bon Coin, et une silhouette hésitante, un ouvrier avec une gamelle à la main, se découpait sur un ciel gris. Au loin, vers la gare, une grue chargeait la cale d'une péniche. Une lumière froide faisait luire les pavés. Le rideau de fer n'avait visiblement pas été manœuvré depuis une éternité, des plaques d'acier spécialement conçues pour décourager les squatteurs oblitéraient les fenêtres des deux étages. Mais la ferraille, déjà marquée par la rouille, nous séparait surtout d'un monde englouti à jamais. Je décidai de faire demi-tour et pédalai au bord du canal avec le viaduc embouteillé du périphérique en ligne de mire. Je me mis à faire la course avec mon ombre que le soleil projetait devant moi, tête et buste flottant à la surface de l'eau. La piste cyclable, désespérément rectiligne, ne m'accordait aucune chance ! Le

souffle coupé, je m'arrêtai quelques dizaines de mètres après être passée dans la fraîcheur du pont du Landy, émerveillée par l'envol jaune et noir d'une mésange charbonnière. Tout en reprenant ma respiration, je m'approchai doucement de la haie d'où l'oiseau avait surgi pour tenter de découvrir son nid. Je ne savais pas encore que j'étais sur la piste du mien. Je posai le vélo contre un mur plâtreux à demi écroulé avant d'écarter les branchages constellés de fleurs blanches d'un seringat où venaient s'enrouler les lianes d'une glycine. Je fermai les yeux pour mieux saisir toutes les subtilités des parfums qui m'enveloppaient. Il y eut d'autres battements d'ailes, sur ma droite, avant que je ne surprenne comme un air de reproche dans le regard d'un chat aux allures de chartreux dont je venais de déranger les plans. Il découvrit deux rangées de dents étincelantes quand je tendis la main vers lui. Je

me hissai sur un muret pour franchir le premier rideau d'arbustes auquel succédait un roncier recouvert de minuscules fruits aux grains encore verts. Je le longeai sur quelques mètres, accrochant mes vêtements aux épines. Je m'apprêtais à rebrousser chemin quand je m'aperçus qu'on avait taillé une brèche dans le fouillis végétal. Le tunnel débouchait sur un jardin en pleine floraison au milieu duquel étaient posés les vestiges d'une curieuse maison de forme carrée. J'en fis le tour. Les murs extérieurs ne semblaient pas avoir trop souffert du délaissement, alors qu'une partie du toit, les portes et les fenêtres avaient disparu. La lumière intense faisait apparaître des nappes bleutées sur la façade, le même bleu transparent qui transformait en lambeaux de ciel les ruelles marocaines. La nature bruissait de partout. J'élevai la voix, davantage pour me rassurer que pour provoquer une réponse :

– Il y a quelqu'un ?

Le silence se fit, un instant, dans la ramure. Même le vent semblait marquer une pause. Je m'approchai de l'ouverture principale, arrondie à la manière de l'entrée d'une hacienda. Un couloir recouvert de carrelage coloré menait à une sorte de patio autour duquel étaient distribuées quatre pièces de mêmes dimensions. Cela sentait l'humus, le feu éteint et le passage des ombres. Les deux premières salles étaient vides, la troisième, une ancienne cuisine si l'on se fiait aux traces qu'avaient laissées des tuyaux sur les murs, abritait une sorte de pyramide grouillante qui montait pratiquement jusqu'au plafond. Des dizaines d'abeilles se mirent à vrombir quand je fis un pas vers l'amoncellement. Je reculai vivement et me cognai à une personne qui était entrée derrière moi sans faire le moindre bruit. Je me retournai pour me trouver face à un homme à l'abondante

chevelure blanche tressée par endroits, décorée par des perles, de minuscules ossements, un visage fin barré par une épaisse moustache tombante.

– Qui êtes-vous ?

De la main, il avait ramené sa tignasse en arrière. Une bague imposante ornait chacun de ses doigts.

– Quand on me connaît, on m’appelle Patrice... Mais ce serait plutôt à moi de poser la question... J’habite ici depuis trois ans...

– Excusez-moi... Je cherchais le nid d’une mésange... C’était vide, je pensais que la maison était abandonnée...

– Elle le sera ce soir. J’attends un camion pour charger toute ma provision de sangles. Vous avez peur des guêpes ?

Je lui adressai un sourire, mise en confiance par la douceur de ses gestes, de sa voix, moi qui suis pourtant d’un naturel assez méfiant.